

faiblesse et de découragement. La civilisation anglo-américaine exerçait une séduction parfois dangereuse sur la jeunesse, qui se laissait éblouir par le spectacle d'une activité et d'une prospérité sans exemple. L'encombrement des carrières libérales poussait à l'émigration les esprits les plus entreprenants, moins insensibles aux charmes de la vie des champs; on rougissait presque des vertus simples et patriarcales qui fleurissent au village; l'agriculture, qui fait les populations saines, fortes et libres, était dédaignée par les héritiers de ces laboureurs qui avaient créé une nouvelle France sur le sol américain, et qui avaient conservé intactes les coutumes et les traditions de la mère-patrie. On rêvait les aventures lointaines et la fortune promptement conquise, au lieu de demander au défrichement des forêts voisines une aisance solide et sûre. M. Chauveau conçut le projet de combattre ces tendances énervantes, de retenir la génération nouvelle dans la voie tracée par ses devancières, de réveiller au fond des âmes ébranlées par le doute les sentiments qui avaient jusque-là soutenu les Canadiens dans une lutte si difficile. Il écrivit *Charles Guérin*.

Celui qui voudra apprécier le mérite d'une telle œuvre, et en goûter toute la pénétrante douceur, y devra apporter certaines dispositions particulières. Il ne faut pas l'aborder avec cette attention critique et cette délicatesse nerveuse qui nous rend sensibles aux moindres taches. Il y a ici des taches et des défauts; la fable est d'une simplicité extrême; le style, souvent vigoureux, et toujours coulant, est parfois inégal; les intentions morales sont plus visibles que nous le souhaiterions, et la prédication ne se déguise pas assez. Mais dépouillons-nous, pour un instant, de ce goût raffiné et irritabile que nous a fait la lecture de nos chefs-d'œuvre européens. Laissons-nous aller sans résistance au courant de cette narration limpide; laissons-nous toucher par ces scènes d'un pathétique si naturel; laissons-nous amuser par ces peintures naïves de la vie de province et de la vie rustique; il nous suffira, pour être émus et charmés, de ne pas nous mettre en défiance.

On trouve dans *Charles Guérin* des paysages dignes de cette partie si pittoresque du Nouveau-Monde. Mais ce qui nous plaît le plus, c'est de découvrir comme une portion de la Normandie du dix-huitième siècle, transplantée par delà l'Océan, avec ces paysans qui parlent encore comme on parlait sous Louis XV entre Rouen et Granville, et pour qui le temps a si peu marché dans ce siècle de révolutions. Nous aimons à voir par la pensée cette longue chaîne de paroisses qui se pressent sur une étroite bande de terrain, entre ce fleuve qui ressemble à une mer et cette forêt vierge qu'on entame lentement; un tableau rustique qu'eût aimé Diderot, et des villageois à la façon de Greuze ou de Sedaine, entre deux immensités dignes d'étonner un Chateaubriand.

Quand on a lu *Charles Guérin*, on croit avoir vécu au Canada, tant les lieux et les gens sont décrits avec netteté, tant il y a de vie et de vérité dans ce récit sans prétention. La scène se passe tour à tour à la ville et à la campagne, mais la ville est moins intéressante, et ce qui nous séduit le plus, c'est une fraîche idylle où l'auteur déploie dans la peinture d'un pur et invincible amour de jeune fille, un talent qui fait songer à Dickens. Il y a dans ce roman des conversations qui étaient, à l'heure où il devait paraître, des plaidoiries et des thèses patriotiques; mais il y a aussi, et c'en est le plus durable attrait, des beautés qui sont de tous les temps et de tous les pays.

On dit que ce livre eut peu de succès. M. Chauveau s'adonna à d'autres genres. Il entra dans la vie politique; il fut pendant de longues années ministre de l'instruction publique au Canada, et il rendit dans ces utiles fonctions d'inappréciables services à son pays. Ses rapports sont des modèles; une encyclopédie allemande lui a donné une large place dans ses colonnes, et c'est en partie grâce à ses efforts que les

Canadiens se sont placés au premier rang parmi les peuples qui ne négligent rien pour assurer à tous les enfants les bienfaits d'une solide éducation. Il fut premier ministre. Il passe pour le plus brillant orateur de sa génération, et sa voix éloquente se fait entendre dans toutes les grandes circonstances, dans toutes les solennités où l'on célèbre quelque gloire nationale. Il a aussi mérité la réputation d'un poète agréable et distingué. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de regretter qu'il n'ait pas cultivé avec plus de persévérance un genre où il aurait excellé. Mais ç'a été jusqu'ici le malheur des écrivains canadiens qu'un public trop restreint les obligeait à faire de l'art pur et désintéressé une distraction plutôt qu'une occupation. Ils ne peuvent, pour la plupart, consacrer aux œuvres d'imagination que leurs heures de loisir. Cet inconvénient s'atténuera à mesure que les Franco-Canadiens formeront un peuple plus considérable; il disparaîtrait si nous prétions, de ce côté de l'Atlantique, une attention soutenue et encourageante à nos confrères de Québec et de Montréal, si un ouvrage composé et publié sur les bords du Saint-Laurent trouvait chez nous un accueil aussi prompt que s'il avait paru sur les bords du Léman ou dans une de nos villes de province les plus lettrées.

Si M. Chauveau a renoncé au roman, plusieurs écrivains distingués de la jeune génération ont cependant osé s'engager dans cette voie, et s'y sont fait un nom. M. Marmette marche sur les traces de Walter Scott et de Cooper; il écrit des romans historiques à la louange des Canadiens du temps des grandes guerres. M. Faucher de Saint-Maurice, dont on goûte fort les nouvelles; M. Gérin-Lajoie, M. l'abbé Casgrain sont aussi des romanciers de mérite. Bien d'autres encore seraient à citer, si nous nous piquions d'être complet.

Comme on le devine aisément, la poésie canadienne est surtout consacrée à célébrer les gloires nationales et les charmes de ce beau pays. Ici encore, le mouvement littéraire contemporain est très-actif. Nous avons déjà parlé de M. Chauveau. M. Lemay s'adonne aux vastes compositions épiques; M. Fréchette s'est fait une grande réputation par ses pièces légères. M. Crémazie offre un heureux exemple de ce que le sentiment patriotique peut fournir d'inspirations élevées. Nul n'a exprimé avec plus de chaleur et de verve cet amour de la France qui est resté vivant dans les cœurs et cette légitime colère que les Canadiens d'aujourd'hui ressentent encore contre le gouvernement de Louis XV, qui abandonna si facilement leurs ancêtres:

Car un roi sans honneur avait livré leurs bras
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

Dans la pièce d'où nous tirons ces deux vers, M. Crémazie raconte qu'un soldat qui avait porté le drapeau français à la bataille de Carillon, se rendit en France après la victoire des Anglais, dans l'espoir de parler au roi et d'appeler son attention sur ses héroïques sujets d'Amérique:

Quand le pauvre soldat, avec son vieux drapeau,
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans, à cet hôte nouveau
Qui parlait de nos gens, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, de nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient en riant de ces tristes accents
Ce qu'importaient au roi quelques arpents de
[neige.]

Ce mot fameux: "quelques arpents de neige," est resté dans la mémoire des Canadiens comme un trait dans une blessure. Mais on voit par quel attachement durable ils ont répondu à cet injuste dédain. A Québec, aujourd'hui encore, cent quinze ans après le traité de Paris, ce terme "nos gens" désigne les soldats et les marins de la France.

M. Benjamin Sulte, l'auteur des *Lauriennes*, est un des plus dignes représentants de cette école patriotique. Bien qu'il exprime souvent avec grâce des sentiments personnels, ses meilleures pièces sont celles où, comme les bardes des temps primitifs, il se sert de la poésie pour donner plus de force et de retentissement à ses exhortations morales. Nous

trouvons dans ses vers les mêmes inspirations que dans le roman de M. Chauveau; lui aussi il se propose surtout de rappeler ses compatriotes au culte des vertus paternelles:

Portons vers les aïeux un regard salubre.
Hélas! dans notre orgueil habile à nous com-
Il arrive souvent que nous les oublions! [plaire
Notre passé réclame un reflet populaire:
Enseignons l'avenir par nos traditions.

Il fallait rattacher à la patrie les jeunes Canadiens que le courant de l'émigration entraînait vers les Etats-Unis, et qui s'enrôlaient en grand nombre, à prix d'or, sous les drapeaux de l'Union menacée par la sécession du Sud:

Sur un faux champ d'honneur la mort couche
[ces braves,
s'écriait en 1864 M. Sulte, et il ajoutait tristement:

Si l'antique valeur en eux paraît renaître,
C'est qu'on l'a chérie, hélas! et que l'or est son
[prix!
Le triste mercenaire avili sous un maître
Cueille moins de lauriers qu'il n'aura de mépris.

Pour empêcher ces désertions, pour occuper sur le sol même du Canada cette génération nouvelle toute prête à essaimer, les romanciers et les poètes, comme les hommes d'Etat et les prédicateurs, l'invitent à défricher les forêts natales:

Le défricheur, ferme, intrépide,
N'a que sa volonté pour loi
Et son seul intérêt pour guide;
Car le défricheur c'est un roi,
Un roi qui se taille un royaume
Ainsi qu'un autre conquérant.

On trouverait difficilement un exemple d'une littérature aussi une, aussi complètement ralliée autour d'un même drapeau, pour marcher au même but. Tous les genres, on le voit, se donnent la main; tous les écrivains se proposent de rendre plus forte et plus indestructible la chaîne qui rattache l'avenir au passé; tous s'inspirent de cette pensée si bien traduite par M. Sulte:

Enfants, vous marchez sans boussole:
Qui vous indiquera la route des aïeux?
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console;
Le passé vous instruirait mieux.
Si vous ne gardez souvenance
Des sacrifices d'autrefois,
Qui vous dira la provenance
Des droits que protègent nos lois?
On estime à son prix un noble privilège;
Plus cher il a coûté, plus il nous semble doux.
Mais, s'il reste couvert d'un oubli sacrilège,
Grands et petits, qu'en ferez-vous?

Nous montrerons comment les historiens canadiens ont donné par leurs travaux une base solide, un ferme point de départ à cette propagande littéraire et morale, comment ils ont éclairé ce passé si pieusement invoqué par les écrivains de notre temps.

RAOUL FRARY.

—Journal officiel de la République française.

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE DU CLAN D'ARGYLL CAMPBELL

LE MARQUIS DE LORNE ET LA PRINCESSE LOUISE

Par le plus heureux des hasards, nous devons à lord Dufferin la légende du clan d'Argyll Campbell, famille patricienne de laquelle descend le marquis de Lorne, nouveau gouverneur de la puissance du Canada. Notre ancien gouverneur raconte comme suit, dans ses *Lettres des hautes latitudes*, l'origine de cet antique et illustre clan:

Dans les anciens jours, trois guerriers vinrent de Green Ierne (Irlande), pour s'établir dans les vallons sauvages de Cowal et Lochow; l'un d'eux, Breacdan le basané, pour l'amour d'Eida aux yeux bleus, afin d'aller visiter son amoureuse, traversa le golfe à la nage, une première fois avec un peloton de fil, ensuite avec une corde de chanvre, et en dernier lieu avec une chaîne de fer, mais cette fois un courant impétueux précipita le héros audacieux dans un gouffre tournoyant. Plus tard, Diarmid O'Duin, c'est à dire fils du basané, tua de sa propre main le redoutable sanglier dont la tête se monte encore l'écusson des Campbell.

Plus tard encore, après le meurtre de Duncan, et pendant que l'orphelin qui devait être un jour le grand Malcom Canmore, vivait en exil à la cour du chef de la Northumbrie, son oncle, le premier des Campbells, c'est-à-dire un BEAUCHAMP, ou CAMPUS BELLUS, chevalier nor-

mand, neveu de Guillaume-le-Conquérant, ayant recherché et obtenu la main de lady Eva, seule héritière de la famille de Diarmid, devint maître des terres et seigneuries d'Argyll.

Passant six générations, dont chacune fit sa marque en son temps, nous arrivons à sir Colin Campbell, qui créa pour ses descendants (1280) un titre supérieur à tous ceux que peut conférer la royauté, un titre qui ne peut encourir de forfaiture et qu'aucun acte du parlement ne saurait révoquer, car lors même qu'il cesserait d'être duc et comte, le chef du clan des Campbells demeurerait toujours Mac Calan More. Ce même Colin tomba dans le défilé de Cowal, sous l'épée de ce farouche lord des Isles, dont la petite-fille devait un jour doubler de tous les honneurs héréditaires de sa maison, la couronne de cet ennemi vaincu.

Sir Niel (fils de Colin) combattit à côté d'un Bruce qui, en récompense, lui donna sa sœur en mariage; Colin (fils de sir Niel) épousa lady Isabelle, héritière de la race des Somerleds, lords des Isles, faisant en er ainsi les gâleres de Lorne dans les armoiries d'Argyll.

C'est ainsi que lord Dufferin nous conduit depuis l'origine légendaire de cette antique famille, jusqu'au temps où elle tombe dans le domaine de l'histoire.

La légende de ce "basané" traversant le golfe, en portant une lourde corde et ensuite avec une chaîne de fer, sans doute pour prouver l'intensité de son amour, ne laisse-t-elle pas bien loin l'histoire du beau Léandre traversant à la nage l'Hellespont pour rendre visite à Hero, sa maîtresse?

La version de lord Dufferin, par laquelle il donne au clan des Campbells une origine normande, est contestée, mais elle a pour elle tous les caractères de la vraisemblance. En effet, le chevalier Beauchamp, devenu Ecossais par son mariage, dût voir, au moyen de la mauvaise latinité si en vogue en Ecosse, au onzième et douzième siècle, son nom transformé en *Campus bellus*, et de ce nom latin à celui de Campbell, dans la langue celtique, il n'y a qu'un pas.

Sir Duncan Campbell, arrière-petit-fils de Sir Niel, fut un des otages (1424) pour le paiement de quarante mille livres, dépenses encourues par le roi Jacques Ier pendant sa captivité en Angleterre. En récompense de ce service, le roi le nomma membre de son conseil, et son haut justicier dans le comté d'Argyll dont il fut le premier à prendre le nom; il devint lord du parlement en 1445, sous le titre de lord Campbell; son petit-fils fut créé comte d'Argyll en 1457, et baron de Lorne en 1481.

Je passe rapidement plusieurs générations, pendant lesquelles les membres de la famille jouèrent des rôles proéminents, soit comme guerriers, soit comme dignitaires de l'église protestante, soit enfin comme hommes d'état. Pendant ce temps leurs alliances (le cinquième comte avait épousé la fille naturelle du roi Jacques) et leurs luttes sanglantes avec des clans rivaux, qui tournèrent pre que toujours à l'avantage du clan d'Argyll Campbell, donnèrent à cette famille un très-grand prestige et une immense fortune territoriale.

Archibald Campbell, huitième comte, se distingua par son héroïque dévouement à Charles Ier, qui le créa marquis en 1641; c'est lui qui posa sur la tête de Charles la couronne royale, lors de la cérémonie du couronnement, qui eut lieu en 1651. Nonobstant ce dévouement au roi, et ses grandes capacités politiques, dit le biographe Blake, il fut arrêté à Londres lorsqu'il y vint pour féliciter le roi sur sa restauration, accusé de haute trahison, condamné et décapité en mai 1661.

Ses biens avaient été confisqués et son titre de noblesse aboli, mais Charles II, voulant réparer l'injustice commise par son prédécesseur, rendit à son fils Archibald les domaines et le titre de comte d'Argyll. Peu après cependant il perdit la faveur royale, devint en butte à la persécution, fut mis en accusation et condamné à mort de la manière la plus inique, dit le même biographe. Il parvint cependant à s'échapper de prison, grâce au dévouement de sa belle-fille, lady Sophia Lindsay. Après un long séjour sur le continent, il revint en Ecosse, prit part à la rébellion de Monmouth, fut repris et décapité en 1683, en vertu de la sentence de mort qui pesait sur lui.

Ces deux personnages sont généralement considérés dans l'histoire comme des